

R.E.V

Rencontre En Vrai



avec Rebecca Chailion

Quatre artistes, quatre rencontres,
quatre fanzines.

Les textes que vous allez lire sont la retranscription des Rencontres En Vrai, qui ont eu lieu au festival de danse et performance REBISH CHAUD III, en juin 2020 à Toulouse.

Ce festival a pour horizon de questionner les rapports entre performance-corps-identités-artistique-politique.

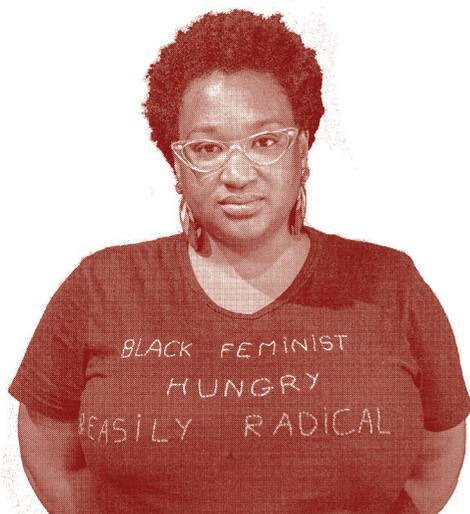
Ces artistes nous ont d'abord fait danser, puis lors de rencontres publiques nous ont raconté leurs parcours, nous ont partagé leurs réflexions sur la danse, la performance, le féminisme, les identités... Nous vous livrons leurs paroles, telles quelles, parce qu'elles nous font réfléchir et penser, participent à sans cesse re-questionner nos postures et nous mettent en mouvement dans le corps et dans la tête.

Bonne lecture.

R.E.V

RENCONTRE EN VRAI

avec **REBECCA CHAILLON**



REBISH: ON VOULAIT QUE TU RACONTES UN PEU TON PARCOURS, CE QUE TU ES EN TRAIN DE FAIRE EN CE MOMENT, D'OÙ TU VIENS...

Je m'appelle Rebecca, je suis metteuse en scène, performeuse et autrice pour mes performances, parfois celles des autres, mais il faut que je dise mes textes moi-même. J'habite en région parisienne à Montreuil. Je suis arrivée à la performance grâce au CEMEA [Centre d'Entraînement aux Méthodes d'Éducation Actives, ndlr] notamment. C'est un mouvement d'éducation populaire qui en gros nous apprenait que tout le monde pouvait jouer et apprendre à n'importe quel âge. On faisait beaucoup d'accompagnement culturel : aller voir des spectacles et puis jouer, faire le spectacle, jouer les choses. J'ai trouvé que c'était assez tranquille comme manière de faire, de passer par les petits jeux, les exercices, mais vraiment sans se prendre la tête pour apprendre à jouer. Après quand j'étais à la fac j'étais en art du spectacle et en deuxième année j'ai rencontré un prof qui était aussi directeur de compagnie. Il m'a invité à faire du théâtre, du débat théâtral, d'interactions sociales un peu comme Augusto Boal et le théâtre de l'opprimé, mais il avait réinventé les choses. Il avait travaillé avec lui mais il s'était détaché du côté un peu manichéen : les méchants oppresseurs et les gentils opprimés. Et j'ai beaucoup travaillé en collèges, lycées sur les sexualités, les violences, les drogues, l'addiction aux écrans, les suicides dans le milieu agricole avec les agriculteurs et puis un peu l'accueil des parents qui ont des enfants à l'hôpital. En parallèle d'être dans cette partie sociale, sur le terrain : on prend la kangoo le matin on part à 7h

pour jouer dans des collèges et lycées, j'ai fais ce que j'appelais à l'époque une sorte de grand écart pour aller dans la performance que je trouvais être quelque chose de plus bourgeois, de plus intello, de plus loin de moi. Je le pensais comme un grand écart au début avant de comprendre que les deux étaient très liés, puisque la performance j'ai l'impression que ça peut se faire n'importe où, ça peut se faire à partir du moment où il y a un engagement, une urgence ressentie liée souvent à notre société. Donc voilà, mon truc en ce moment c'est de me dire que la performance c'est vraiment un moyen d'émancipation et qu'il faut le transmettre au plus de personnes possible, surtout des personnes précaires à plein de niveaux. Donc j'essaie de trouver des manières, des jeux, des exercices aussi pour le transmettre.

R: TU JOUES SUR LES SCÈNES NATIONALES, MAIS PAS SEULEMENT ALORS ON SE DEMANDE À QUI EST-CE QUE TU AS ENVIE DE T'ADRESSER ? POUR QUI EST-CE QUE TU JOUES ?

J'ai été très vite dans un système (fac de théâtre, conservatoire, intermittence) et le public je me posais pas trop la question. C'est le public qui m'a renvoyé à ce que j'étais : donc noire, grosse, pas hétéro et... voilà, principalement les premiers trucs qu'on m'a renvoyés. Donc comme on m'a renvoyé ça alors que c'est pas spécialement ce que j'avais envie de raconter j'ai eu envie d'utiliser ça dans mes performances et dans mes travaux. Je fais pas que des performances, je fais aussi des spectacles mis en scène, avec des corps en performance dedans. J'avais envie d'utiliser ce qu'on me renvoyait dans l'autre sens avant aussi de comprendre que le public ne se sentait pas forcément légitime de venir au théâtre, que c'est pas forcément acces-

sible à tous. Donc ça m'a paru important de continuer à faire des performances, des choses plus brutes, plus "one shot", moins produites, dans un temps plus court dans des lieux, des festivals queer, anti-rascites, féministes, dans des lieux (j'habite en région parisienne) comme la Mutinerie ou des festivals comme Comme nous brûlons dans mon entourage en tout cas. C'est beaucoup là que je me suis politisée, beaucoup grâce aux personnes que j'ai côtoyé là et il y a une envie de rester présente. Il y a un double truc qui est : où sont les noir-e-s dans les institutions théâtrales, dans le milieu culturel ? Il faut prendre cette place là, il faut pas la lâcher, il faut y aller. Oui je vais jouer devant un public que de blancs, mais du coup je vais pas les lâcher, je vais essayer en tout cas de pas les laisser tranquilles, tout en faisant en sorte que les gens des autres communautés se sentent concernés par mes spectacles. C'est très rare encore que le public soit hyper mélangé, donc je peux pas faire ça toute seule.

R : TU PARLES DE CETTE DIFFÉRENCE ENTRE LA PERFORMANCE ET FAIRE DES SPECTACLES. TU SENS QUE LA PERFORMANCE TE PERMET DE RENCONTRER DES GENS QUI NE VIENNENT PAS FORCÉMENT AU THÉÂTRE ?

Oui complètement.

R : EST-CE QUE LE SPECTACLE EST PLUS ÉLITISTE QUE LA PERFORMANCE ?

En tout cas dans sa construction il demande beaucoup de travail finalement j'y suis depuis mes 19 ans et là j'ai 34 ans, donc ça va faire 15 ans que j'ai ma compagnie. Même si ce n'est toujours pas une compagnie repérée ou subventionnée ou tranquille. Il n'y a personne qui vit de la compagnie, donc on est vraiment pas sur un truc tranquille encore. C'est élitiste déjà d'avoir appris les

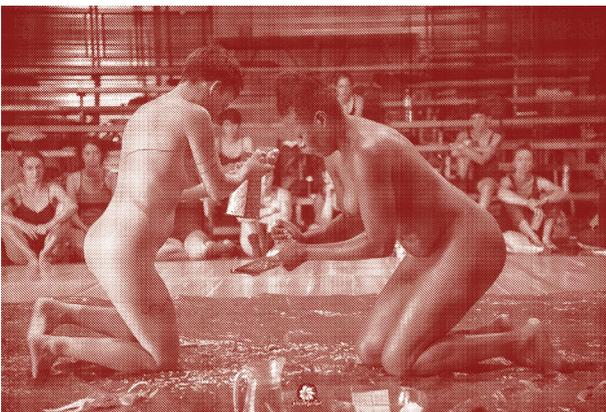
moyens, d'avoir le réseau, d'avoir les formations, les codes pour aller s'adresser aux directeurs, aux directrices. Ça demande une certaine maîtrise de soi, de jeu. Tout ça fait que c'est compliqué. C'est une autre case. En plus on est sur des trucs de production. J'ai commencé un travail sur mon prochain spectacle, dont je vous parlerai : Carte noire nommée désir, en 2017 et je jouerai pas avant 2022. Donc il y a 5 ans qui passent entre le désir de faire quelque chose, l'écriture de ça et la possibilité d'avoir les moyens de production pour le créer et que les personnes de l'équipe soient rémunérées, traitées correctement. Donc entre temps je craque ! Carte noire nommée désir c'est sur ma découverte de l'afrofémisme, les camps d'été décoloniaux, tous les endroits de formation qui m'ont formé à l'anti-racisme politique, au croisement avec le féminisme, etc. J'avais envie de faire très vite un spectacle en hommage à tout ce que j'avais traversé ces dernières années. Donc j'ai fait une performance, et on a fait très vite des "work in progress" [montrer un travail en cours, ndlr]. Et après, il y a la forme institutionnelle qui sortira en 2022, mais en attendant je ne m'empêche pas de jouer la performance qu'on a appelé White washing. On est que deux donc on

arrive à peu près à se payer, et puis on la joue en attendant parce que je peux crever demain et le truc il sera jamais sorti. J'ai besoin qu'il se passe des choses entre. Pour moi il y a quand même un truc d'urgence ! Après je veux bien jouer le jeu des institutions et puis j'adore le lieu théâtre. J'ai commencé par des trucs de théâtre. J'adore les costumes, j'adore les lumières, j'adore le spectacle vivant, donc j'ai aussi envie d'y avoir droit, d'en profiter. J'adore jouer dans des caves, me laver à la lingette dans un seau dans le jardin, je l'ai beaucoup fait. Mais j'aime aussi me dire qu'on a le droit [au théâtre]. En plus là, sur l'équipe on est que des femmes noires, enfin, au plateau. Et du coup j'ai envie qu'elles aient le droit au twix dans la loge et aux douches.

R : C'EST INTÉRESSANT DE JOUER LE JEU DES INSTITUTIONS POUR Y AMENER DU POLITIQUE... C'EST AUSSI À NOUS DE NOUS INCRUSTER DANS LES SCÈNES NATIONALES POUR Y FAIRE VIVRE CETTE PAROLE.

Je suis pas une grosse énervée, je suis une rageuse à des endroits, mais je suis pas une grosse énervée politique je pense. Dans le sens où j'ai pas d'envie de censure encore par exemple. J'ai beaucoup d'empathie pour moi-même

quand en 2014 je commence à comprendre, alors que je suis noire, des problématiques, à avoir des mots, à conscientiser, à être politisée là-dessus. J'ai encore vachement d'empathie pour moi-même, qui comprenait pas les trucs à l'époque et qui a pu être raciste ou qui a pu être plein d'autres trucs pas cool. Donc j'ai encore envie d'expliquer. J'ai encore envie de pédagogie. Je juge pas



ceux qui ont plus envie, mais j'ai encore envie. Et je crois encore, un tout petit peu, au fait qu'on puisse faire un rapport de force de la pédagogie dans certaines institutions. Ou en tout cas que si on démultiplie à force on sera pas tout seul à le faire. Là je viens de vivre un stage avec 22 personnes qui étaient quasiment toutes politisées sur des sujets, et puis que j'ai rien eu à dire, rien eu à faire, y a pas eu un seul mot déplacé.

Je me dis que ces 22 personnes elles vont dans d'autres institutions, elles vont partout, elles vont jouer là où elles

R : C'EST BIEN DE VOULOIR S'INCRUSTER DANS LES INSTITUTIONS ETC, D'Y FAIRE DE LA PÉDAGOGIE SI ON EN A L'ENVIE ET L'ÉNERGIE, MAIS DE NE PAS LÂCHER EN PARALLÈLE, D'ALLER PERFORMER PAR-ÇI, PAR-LÀ.

Parce qu'on me le propose, c'est aussi ça. On m'a proposé et je me suis dis : « ben oui ! » Je ne sais pas si on a tous la chance de naviguer entre les deux. Les deux derniers spectacles que j'ai fait, c'était en communauté. J'ai fabriqué des communautés queer pour le spectacle sur le football, c'est l'afroféministe sur ce spectacle-là. Et donc voilà, on y va à 7 à 10, donc c'est plus cher, c'est plus

chiant à monter, mais après il y a un truc où on se sent fortes pour les ateliers, pour les rencontres, pour travailler, pour rencontrer les publics. Avant on était 2 donc c'était peut-être plus dur. Ça me pose plein de questions en ce moment sur le financement. Sur savoir dire : « j'ai



vont jouer ou intervenir là où elles vont intervenir. C'est autant de démultipliations. J'aurais jamais cru rencontrer un groupe comme ça, de 22 personnes, où la plupart des choses sont posées, sur l'anti-sexisme, sur tout ça. Donc ça donne espoir, ça donne envie de se dire qu'on va être nombreux au bout d'un moment ! Et qu'on dirigera des trucs, des festivals.

envie que cette troupe, avec que des meufs noires, on ait l'argent, on ait les mêmes moyens que d'autres troupes établies». À la fois ça me met la rage de me dire que je suis obligée d'attendre. Par exemple, je les ai vu en janvier, je les reverrai pas avant janvier l'année prochaine, en gros. Je me dis que c'est impossible qu'on perde un an comme ça sans se voir et que ce soit l'argent qui nous dicte quand est-ce qu'on va se retrouver pour bosser ! Donc c'est hyper ambivalent : ras le bol d'être exploitées et à la fois ras le bol d'attendre l'argent

pour faire des choses. Donc je sais pas, c'est pas fermé, c'est vraiment le truc qui me prend la tête en ce moment ! Là j'ai plein de gens qui sont intéressés parce que c'est dans l'ère du temps aussi. Mais je sais pas, je laisse échouer encore [des opportunités, ndlr]. Donc là je travaille avec un bureau qui vient m'aider et qui fait en sorte de porter l'artiste bordélique que je suis.

La création d'avant j'étais associée dans un théâtre, avec un directeur qui avait dans sa politique de choisir des artistes associés queers, performeurs, racisés. Il disait qu'il fallait des interprètes qui écrivent eux-mêmes et qui soient eux-mêmes créateurs et pas que des metteurs en scène qui soient à distance du plateau. Il avait sa démarche de dire que la parité c'était pas que homme-femme mais aussi d'autres genres et puis d'autres races sociales. C'était trois ans de partenariat, ils ont mis beaucoup d'argent dans mon spectacle précédent puisque c'était en production déléguée. Le spectacle on l'a joué 15 fois, c'était super. Mais très vite est apparu le truc vicieux avec ça. C'est-à-dire des personnes qui pensent que c'est grâce à eux que tu es là. Dans cet exemple là, avec ce directeur, je me suis retrouvée à être invitée à jouer dans ses spectacles à lui, parce que c'était aussi ça : « j'ai besoin que tu viennes dans mes trucs à moi ». Quand ça c'est mal passé, ça a été un désastre : « Maintenant je te donne plus d'argent, ben non tu travailles plus là ». D'un seul coup comme j'étais un peu jeune, enfin en tout cas dans l'expérience de ça. Il y avait pas de contrat, les sous ont disparu et puis la signature d'engagement pour la DRAC a disparu 2 jours avant la subvention. D'un seul coup c'est ta maison quand t'arrives et c'est

plus ta maison à la fin. Paternaliste et tout... donc c'est encore hyper compliqué, il faut vraiment hyper se méfier de « l'aide ». [...]

Dans Carte noire nommée désir il y a beaucoup de violences, il y a aussi beaucoup d'humour, mais il y a quand même pas mal de violence, des séquences avec des femmes qui se frottent à la javel ou des choses qui peuvent être dures. L'espace est bi-frontal. Donc d'un côté il y a les femmes noires et métisses qui sont invitées à avoir des places et puis de l'autre côté tout le reste du monde, et notamment pas mal de personnes blanches. Et du coup j'ai l'impression d'être programmée, ou invitée, ou qu'il y a eu des sous parce que ça les a choqué. Ça leur a foutu le frisson. Et du coup t'es hyper mal parce que tu dis « je viens dénoncer un truc, mettre mal à l'aise », mais en fait les gens aiment être mal à l'aise. Et c'est ce qu'ils recherchent dans les trucs comme Avignon typiquement : « C'est quoi qui nous a foutu une petite tarte là ? Et qui va nous rester jusqu'à demain. » Donc du coup tu sais plus s'il faut jouer devant ces personnes-là, tu sais plus si tu veux l'argent de ça... Et à la fois tu te dis « ben si ! » Parce qu'il faut que des lycéens, des lycéennes nous voient.

R : COMMENT TEN ES VENUE À PROPOSER CES ATELIERS DE PERFORMANCE ?

Quand on a bossé à Valenciennes avec Sandra Calderan sur l'amour et la sexualité, je faisais encore des ateliers très théâtre avec aussi des techniques d'éducation populaire et nouvelle ; des trucs où on joue par groupe, où personne n'est vraiment exposé. Et il y a un pote, il bosse dans mes spectacles, c'est "mon" vidéaste Boris Carré, qui m'a dit « mais je comprends pas, tu fais en atelier

complètement l'opposé de ce que tu fais sur scène ». Et j'ai dit « oui bah...? », il m'a dit « Bah... Fais passer... fin voilà ». Depuis pas longtemps quand on me propose des ateliers je décide que c'est performance, point. Du coup je mélange les deux, les outils de petits groupes, de négociation, d'affichage des attentes, de discussions et de débriefing qu'il peut y avoir dans l'éduc' pop', mais je les mets dans la performance.

PUBLIC : TU AS DIS QUE TU ÉTAIS SORTIE DE LA FAC ET QUE TU ÉTAIS DEVENUE INTERMITTENTE TRÈS VITE, EST-CE QUE TU POURRAIS PRÉCISER ÇA UN PEU ?

Je voulais être prof d'anglais, puis prof de français, puis prof de latin, puis prof de grec, puis prof de théâtre, puis prof, prof, prof. En tout cas prof c'est sûr. Et il fallait faire à l'époque une licence d'à peu près tout ce que tu voulais pour aller après dans l'école de prof, c'était très flou. Et du coup comme j'avais fait que du théâtre avant je me suis dit va en fac de théâtre. Et ce prof d'encadrement, pédagogie d'ateliers, Bernard Grosjean, il avait sa troupe de théâtre forum. Il m'a proposé de venir travailler et j'ai dit « non ». [rires] Je lui dis « C'est pour des ateliers de théâtre ? » Il me dit « non c'est pour faire du théâtre forum », je lui dis « donc non ». Et puis on m'a un peu mis la pression, donc j'y suis allé et puis c'était génial. J'avais 19 ans et je sortais de nulle part, je n'avais aucune conscience de la chance, du statut de tout ça. Voir mes potes qui voulaient pas m'inviter dans leur spectacle au conservatoire et puis d'un seul coup j'étais intermittente avant eux. J'ai été beaucoup privilégiée parce qu'à 19 ans je me suis retrouvée avec un salaire fixe parce que c'était une compagnie qui tournait dans le milieu scolaire donc on était 35 et on faisait 800 dates par an. C'était un gros

truc et puis j'ai fait ça pendant 12 ans. Ma compagnie je l'ai montée à l'aise, père, en parallèle d'avoir mon statut et un salaire fixe. J'ai été hyper privilégiée. Pendant longtemps ma compagnie je la traitais comme un loisir et ça n'a jamais été un truc dont je m'étais dit qu'il me rémunérerait ou quoi que ce soit.

R : QUAND EST-CE QUE ÇA A CHANGÉ ?

Il y a un chorégraphe, Delavallet Bidiefono, qui m'a invitée à faire son spectacle. Il y avait de la production, des dates de tournée, il fallait partir 1 mois au Congo bosser. On me proposait d'être artiste associée à Rouen. Du coup je me suis dit qu'il était temps, après 12 ans à faire ce boulot là. La colère que je commençais à avoir dans cette compagnie, elle était juste mais elle pouvait pas s'exprimer là. Le directeur ayant une soixantaine d'années il était prêt à remettre des choses en question mais voilà... Ça a été ça le déclic il y a 2 ou 3 ans. Je me suis dit qu'il fallait absolument que dans mon travail il y ait tout ce que j'ai porté dans cette compagnie d'entrée de jeu et tout mon amour de la performance réuni dedans. Finalement c'est là aussi que j'ai commencé à faire des équipes sur le plateau, à plus être juste deux, dans un rapport duo-duel. Ce que m'apprend la politique, c'est ce truc de communauté, donc j'ai envie d'avoir des communautés avec moi au plateau et qu'on arrive à se politiser. Je suis encore très emmerdée parce que c'est très compliqué, j'ai pas encore les outils forcément pour à la fois créer un spectacle et créer un groupe politisé. Là, sur l'afrofémisme c'est plus simple parce qu'il y a eu une grosse vague qui a été au-dessus de moi et qui nous a toutes prises.

Aussi, un des déclics, je le raconte dans un texte que j'ai écrit dans le livre

Décolonisons les arts. Avant, je mettais en scène des spectacles avec que des meufs sans trop savoir pourquoi, mais en sachant que les mecs me laisseraient moins de place, me mettaient mal à l'aise. Donc j'ai appelé ça mon coming-out artistique. Du coup c'était que des pièces avec que des femmes mais pas féministe. C'était avec 8 femmes, avec Les femmes savantes et j'arrêtais pas de modifier les pièces, de faire des trucs dedans pour que ça marche mais ça tenait pas. Après j'ai fait un workshop de 3 semaines avec Rodrigo Garcia, et lui il était en mode « Comment se débarrasser des metteurs en scène ? » et produire soi-même les choses, que tu es jamais aussi bon que quand tu parles de toi, parce que t'es ton expert de toi. Quand tu fais avec tes outils, ton corps, tes maladies, tes handicaps, tes couleurs, tes machins, tes trucs c'est là que t'es hyper puissant parce qu'il y a que toi qui peut faire ce que tu fais. Y a que toi qui peut le dire comme tu le dis. Quoi que tu fasses, tu seras tellement le meilleur dans ton truc, parce qu'il y a que toi qui vas inventer ta manière de performer. J'avais mon truc avec la bouffe et je me suis dit « Vas-y je vais être une pro de l'ingestion. Je vais bouffer de la poussière, de la terre, mais aussi des bières et tout ça ». M'inventer performeuse alimentaire. « Ah bon c'est quoi ? », « Je peux t'expliquer, c'est très compliqué, c'est un art qui.... » T'inventes quoi ! Pendant un temps mes modèles c'était Rodrigo Garcia, Jan Fabre, Castellucci, etc. Et après j'ai fait « Où sont les femmes ? ! » et j'étais contente de me rendre compte que Marina Abramovic, Angelica Liddel et puis d'autres étaient aussi là. J'ai pas encore [de modèle] de performeuse noire... Peut-être bientôt.

P : ÇA VEUT DIRE QUOI POUR TOI LA PERFORMANCE ?

QU'EST-CE QUE CE SERAIT LA DIFFÉRENCE AVEC LE SPECTACLE ?

Moi, dans la perf je mets ce truc de nécessité et de « tout le monde peut ». C'est ce que j'y mets moi. Ton intime est forcément intéressant et raconte forcément quelque chose de politique. Après le truc de vraiment savoir de quel endroit tu parles. C'est hyper important. Tu peux avoir la meilleure urgence pour parler du racisme, si tu as pas conscience que tu es blanc ou je sais pas quoi ça pose question. Donc il y a un truc de vraiment savoir qui tu es. Enfin, on saura jamais vraiment qui on est ! Mais en tout cas savoir de quelle place on parle et savoir aussi ce que les gens perçoivent de nous. Parce que des fois tu peux passer à côté. C'est ce que je vous disais sur mon premier solo, je croyais parler d'amour et on me renvoyait à la boulimie, au fait d'être noire... Et c'était pas un problème, c'est juste que les deux sont là ! Donc il y a un truc de prise dans le réel, d'intime politique, de remettre en question les grandes catégories de classe, genre, race, religion, handicap, sexualité etc. La performance sert à remettre en question. J'aime bien dire que je pose les questions « à vue ». Je n'y mets pas de fiction, la durée est réelle. Il y a une notion, comme dans le sport, de dépassement de soi et de défi. C'est un mot qui est beaucoup utilisé en ce moment « performance », pour dire tout et n'importe quoi dès qu'il y a un peu de sauce soja qui est balancée, c'est de la performance. Pour moi ça ne peut pas être anecdotique, ou si c'est que dans la tête, ça n'existe pas. C'est pas ça de la perf. Donc voilà pour moi il y a un gros truc d'engagement.

P : HIER, AU STAGE TU NOUS AS DIT QUE QUAND TU

PERFORMAIS TU PARVENAIS À UVRE DE L'INTIME TOUT EN RESTANT "FROIDE" DE L'INTÉRIEUR. COMMENT ARRIVES-TU À CET ÉTAT?

Je crois que je commence par trouver une image-action qui va contenir les questions et comment elles se frottent. Je passe beaucoup par un aliment ou une matière. Par exemple pour le truc de la javel je me disais : « Ah oui, il faut absolument que ce soit à la fois un truc pour parler du blanchiment de peau et des couches d'aliénation qu'on peut avoir. » Quand le public rentre, on est deux femmes noires et on lave tout le théâtre, et les gens continuent de rentrer. Donc il y a un peu ce truc de « ce que tu ne vois pas habituellement. Pour que tu viennes tranquillement au théâtre, il y a des personnes racisées qui lavent la salle ». Et je me frotte à la javel. Mais je suis pas noire, je suis toute peinte en blanche, donc quand je frotte pour devenir plus blanche je deviens noire. Donc déjà, il faut que je trouve cette écriture là dans un truc qui contient différentes questions. Et quand j'ai trouvé ça, il faut que je trouve la meilleure manière de le faire. Donc c'est pas que c'est complètement froid, mais c'est que d'abord il y a beaucoup de réflexion et je ne parle jamais de mes émotions et de comment je vais montrer mes émotions. Mais du coup, quand je le fais vraiment il se passe des trucs, mais je suis la première à être surprise de ce qui vient. Après, et c'est là-dedans que c'est un peu froid, calculateur, je choisis ce que j'écris, ce que je veux faire ressortir. Par exemple, sur des perfs difficiles comme ça, ou violentes, ou sur la perf que vous verrez demain qui peut avoir un côté un peu écoeurant, je choisis de mettre de l'empathie, je choisis de sourire au public, pour rassurer. Je choisis d'accentuer légèrement

mes bruits d'étouffement. Je choisis de pousser des curseurs, de l'écrire cette performance. Parce que si je le fais juste en le faisant c'est pas assez... Il y a un truc de conscience tout le temps. Quand je performe je suis rarement tranquille, je suis encore metteuse en scène, tout le temps. C'est ça qui fait pour moi une grosse différence. L'accident fait hyper partie du truc, donc du coup je dois tout le temps rester maîtresse de ce que je fais.

D'ailleurs une fois j'ai fait une perf en fumant un joint, ce qui me perd complètement notamment sur la satiété. Et je fais des perfs d'ingestion. Et ben c'était le pire truc qui a pu m'arriver. Parce que j'arrivais même plus à sentir. Je ne vomis pas sur scène, je déteste vomir. Dans ce que je raconte, je veux tout garder pour moi. Donc je suis obligée d'être consciente de ça, de parler à mon corps, à mon ventre, de dire « Tu vomis pas mon pote ! ». C'est juste ça, de rester metteur en scène et très conscient. Donc il y a pas beaucoup de place pour l'émotion, ou alors une émotion complice avec le public.

P : AS-TU DÉJÀ EU DES MAUVAISES RÉACTIONS DU PUBLIC ? DES TRUCS QUI T'ONT DÉSTABILISÉ ?

Ouais. En dehors des gens qui partent, qui partent pour vomir, qui font des mauvaises, des gens en colère ou quoi... Ça, c'est des réactions je dirais « okay ». J'aime bien raconter cette histoire... Ce qui est bien avec les perfs c'est que souvent ça n'arrive qu'une fois. J'ai fait une perf dans un festival queer, un peu comme Comme nous brûlons, ça pourrait être un festival comme REBISH en région parisienne. J'ai fait une perf qui s'appelait le crachoir, sur le thème de l'insulte. Je bosse avec les aliments, le crachat c'est un fluide... Je me dis « Ah super, je vais inviter tout le monde, je

vais être crachoir public ».

Je vais dire : Avec toute la colère qu'on ressasse, plus on est militant, plus on apprend des trucs, plus on est énervés, plus c'est difficile d'être en famille, en société, avec des proches et de tout le temps amener à débattre, ça crée beaucoup de colère. Une colère qui nous fait pas toujours du bien. Alors tu te dis « Je souffre une fois et en plus je souffre une deuxième fois de savoir pourquoi je souffre ! » Ça rend fou-fou... Donc je me disais que je le ferai que dans ce cadre-là, même si je sais pas si tout le monde est concerné queer et politique dans le public, mais c'est un festival comme

ça. Donc je décide de faire ce truc de crachoir, mais de l'écrire, de dire ; « Il y aura 4 manière de me cracher dessus, la manière champagne, genre je bois dans un cocktail et je postillonne, la manière réaliste, donc un vrai crachat, la manière Casey (à la gloire de mon glaïre, selon son titre, donc avec un œuf que tu mets dans ta bouche et que tu me recraches et fontaine. » Donc je donne un cadre aux crachats et je me mets en maillot de bain, lunettes de piscine, tongs de piscine, et je suis tout sourire comme ça dans la cour et puis les gens doivent venir cracher. Et en fait, comme c'est un public politisé, tout le monde pète un câble. C'est-à-dire que tout le monde dit « Non mais on y va pas, elle est grosse, elle est noire, à priori elle à l'air d'être lesbienne, on y va pas, ça se fait pas. Ça s'est fini en baston d'oeufs dans le public.

P : AU DÉPART, TU T'ES POSÉ CES QUESTIONS-LÀ ? PARCE QU'ON CHOISIT PAS SON PUBLIC...

Tu choisis pas mais force est de constater que j'avais plus de mixité quand j'allais jouer en classes que quand je travaillais dans le théâtre forum ou dans un CDN [Centre Dramatique National].



Et je continue quand même parce qu'il y a encore des lycées qui viennent, il y a encore des groupes captifs avec qui je demande à travailler avant ou après. C'est pour ça que maintenant je pose les questions à vue, ma seule solution c'est de me dire qu'il faut qu'apparaissent les questionnements au plateau et qu'on sache que c'est pas si simple de faire. Mais quand j'ai commencé, je me rendais juste compte de la matière : « Ah tiens j'ai jamais entendu Kassav sur un plateau de théâtre ». Alors voilà, dans chaque spectacle il y a un peu ce truc là de qu'est-ce que je peux ressortir de moi que j'ai pas eu l'occasion de voir, et que je suis contente, que je suis fière d'y mettre. Parfois je m'en fous du public et je me dis juste que je vais me faire plaisir avec ça. Maintenant comme ça fait 8 ans, je commence à me dire « C'est bien,

j'ai eu plein d'espace pour m'exprimer, on me voit beaucoup, on m'appelle souvent et je viens si je peux. Quid des autres personnes que j'ai rencontré ? Quid du démarrage où on me faisait remarquer où étaient les autres femmes noires à mes côtés, dans la société et je les vois toujours pas plus ? ». Je m'en sors, c'est cool, j'ai de l'argent, et même si je sais pas gérer, j'en ai. J'ai du temps, j'ai des espaces, j'ai même fait des ateliers à La Villette cette année, il y avait 5 adultes pour 20 élèves et 12 heures de stage. Grand luxe. J'ai des potes qui font des ateliers à la fin de la classe, payés 13 balles de l'heure, avec un quart d'heure pour ranger la salle et ça dure 45 minutes. Encore une nouvelle réflexion pour moi qui est : comment je file mes outils à d'autres, même mes outils de com et de stratégie de séduction sans montrer ses seins complètement, etc., pour aller voir les pros et se redonner confiance. Pendant le confinement je me disais « C'est la fin du monde, il va se passer quelque chose, il va y avoir des nouveaux trucs. Soyons prêts ! Je suis pas prête, j'ai pas assez étudié politique ». Et puis en fait assez rapidement on m'a rappelé pour travailler pour la saison d'après, puis c'était reparti comme en 40. Et je sais très bien que ça repart pas comme en 40 pour tout le monde. Donc j'ai écrit un mail aux personnes de ma compagnie, celles qui ont participé au spectacle sur le football, les 10 personnes avec qui je suis sur Carte noire, et j'ai dit « Il va falloir qu'on se rencontre, parce que

vous vous rencontrez jamais. Vous jouez le spectacle et puis "Ciao", alors qu'on a eu la chance de créer une communauté forte, donc il faut qu'on se rencontre, qu'on fasse des trucs pas payés ou que ce soit moins tranquille... Et pour la première fois je vais m'inquiéter de savoir si vous avez vos cachets et si ça va. Et avant j'avais un peu quitté cette démarche parce que j'étais dans "m'en sortir toute seule" et que ma carrière (parce que je me suis mise à avoir le mot « carrière » aussi) continue d'avancer. Et là je me dis, non c'est pas cohérent.

P : EST-CE QU'IL Y A D'AUTRES THÈMES QUE TU VEUX EXPLORER ?

J'attends encore, pour l'instant j'ai fait le spectacle queer, le spectacle afro et à priori j'ai plus trop de discrimination principale... Je sais pas ce qu'il va se passer après. C'est comme si tu crées que dans la lutte où en lien à de l'affrontement avec des choses. Et je me demande ce que j'ai à raconter en dehors de ça, est-ce que j'ai envie de raconter des choses en dehors de ça ? Si j'ai fini de dire ce que j'avais à dire est-ce qu'il vaut mieux pas que je change de boulot



maintenant ? Et que je laisse la place à d'autres, plutôt que de continuer à produire. Parce que là je me suis retrouvé à produire plein de petites formes et au bout d'un moment comme l'appelle mon pote on dirait « La pasta box Chaillon » : « ok un peu de à poil, un peu de nourriture, un peu d'écriture type listes, voilà c'est la pastabox-Chaillon quand elle veut faire une performance ». Quand il m'a dit ça je me suis dit que j'arrivais à un stade où les trucs se disent un peu pareil tout le temps, j'ai trouvé un truc donc je le transmets. Et du coup quand tu transmets t'arrêtes des choses aussi presque. Donc je ne sais pas, c'est pour ça que je me réinvestis sur un truc de transmetteuse. En tous cas je me suis servi des choses qu'on m'avait renvoyé. Quand on me dit « c'est rare de voir des femmes noires au plateau », il fallait que je connaisse un petit peu, il fallait que je me dise « Ah bon ? ». Maintenant c'est en train de se faire.

P : ÇA A PEUT-ÊTRE ÉTÉ FAIT DANS LE NORD DE LA FRANCE, À PARIS, MAIS PAS DANS D'AUTRES ENDROITS ?

Ça tourne pas encore partout, il y a plein d'endroits où clairement (dans l'Est, à Nice par exemple) les choses qu'on fait ne sont pas invitées. Sortir de la capitale et des grosses villes, c'est pas encore évident. J'ai peu joué en milieu rural, hors scènes nationales, CDN. Dans les festival oui, je vois plein de festivals qui naissent dans toute la France, des festivals féministes, queer, mais ça passe par le cadre festival et je vais rarement dans le Sud, je reste beaucoup autour de l'île de France. Donc en effet il reste encore des secteurs où jouer et

où s'agacer.

Mais mon grand délire c'est de dire que je vais m'arrêter pour faire de la boucherie. Mais c'est difficile de se sortir d'un système bien établi. J'ai mon intermitte, on me propose des trucs... Quand est-ce que je vais m'arrêter pendant 6 mois faire un CAP boucherie ? On sait pas ! Comme un besoin de dire cet outil-là, ce système-là, de trop le voir, de devenir trop poreux, il devient peut-être même pourri à des endroits. Se voir faire. Se dire « Peut-être il faudrait s'arrêter ». Ou trouver une autre manière de faire en tout cas, mais on a besoin d'être plusieurs.

P : COMMENT RÉAFFIRMER NOTRE POSITION ARTISTIQUE LORSQUE T'ES RENVOYÉE À "UNE IDENTITÉ" QUI PEUT AUSSI T'ENFERMER, QUAND TU ES CHOISIE PLUS POUR LE "QUOTA DIVERSITÉ" QUE POUR TA PROPOSITION ARTISTIQUE. COMMENT TU FAIS AVEC CE DILEMME ?

J'ai pas non plus de solution... Maintenant je me dis « Tu m'instrumentalises, t'as besoin de moi ? Ok, je vais prendre. » Et moi aussi j'utilise. Pas du tout dans le même cadre parce qu'il y a quelqu'un qui est dominant et moi qui suis censée être plus dominée dans la situation, mais je joue le jeu du oui. Je marraine les copines etc, mais je les préviens, je leur dis que ce sera violent quand même. Ce sera violent parce qu'on va prendre des places mais on veut qu'on soit là et on va pas vouloir qu'on bouge de cette place. Après je dirai que c'est plus avec des discussions avec l'artiste avec qui je sors, Sandra, sur le fait de créer des choses hors système, qui fait que tu es protégée, c'est tes propres règles, tu as moins à faire plaisir à quelqu'un d'autre. C'est toi qui choisis ta place. Mais c'est plus précaire, c'est moins visible, il y a moins d'argent, mais...

--P : DANS TON TRAVAIL DE CRÉATION, AVEC LES

*PERSONNES AU PLATEAU, EST-CE QUE TU TE VOIS PLUTÔT
COMME UNE ACCOMPAGNATRICE POUR QU'ELLES FASSENT
DES IMPROS INTIMES AVEC LA MATIÈRE, OU EST-CE QU'IL
Y A DES CHOSE DE TON INTIME À TOI QUI DÉCOULE CHEZ
ELLES AUSSI ?*

Ça a été hyper dur, parce que je me suis retrouvée dans cette situation de dire « Venez, on va faire de la performance ! Mais en fait c'est un spectacle et c'est moi qui le met en scène, et c'est moi qui écris ». Du coup « C'était pas la définition de la performance de pas avoir de metteur en scène ? ! » Je me suis retrouvée bien embêtée... Ça a été long à trouver et à dire « Ça reste quand même ma performance et il y a des démultiplications de mes points de vue, de mes endroits mais par contre vos corps dedans, ou la manière de dire les choses, je vais essayer de faire que ce soit vraiment vous, votre place, la place que vous prendriez dans le groupe. » Dans la pièce sur le football il y en a une qui fait la supportrice, c'est vraiment son registre à elle, il y en a une qui fait ses jongles, c'est son délire, son endroit de performance. J'ai essayé de trouver comment ça pouvait répondre à l'intérieur de mon cadre à moi.

Quand j'ai commencé le travail j'ai commencé comme une metteuse en scène donc je les ai envoyées au plateau, je leur ai donné des consignes, on travaillait, on cherchait et je me suis retrouvée aux gradins et en plus je leur demandais des trucs très physique ! Courir etc, et j'étais-là genre « J'ai pas très envie de courir moi... ». Les 40 minutes de maquette c'était finalement elles au plateau et moi toujours aux gradins, donc on a mis en scène les gradins et j'ai compris que j'allais jouer l'individuel face au groupe. Mais je suis passée par une phase « que elles ». Après ma pote dra-

maturge Céline Champinot m'a dit « Ah non Rebecca, tout ce que t'as écrit, tout ce pourquoi tu convoques ce spectacle c'est que des thématiques par rapport à toi, ton non rapport avec le sport, ton rapport à la Barbie, à ton père etc, c'est toi le focus ! » Donc on a pris des perfs où j'étais au centre du truc. Là, il y a toutes les meufs qui ont fait « Ok super, merci... », une qui s'est barrée en disant « Non mais c'est pas ça, je me casse. » à quelques jours du spectacle. Et après on a trouvé le truc, ça devait rester une ligne honnête, qui passait par moi mais que quand même elles devaient exister fort les filles et le collectif et chaque individualité dans le spectacle. C'est hyper compliqué, j'ai pas encore la bonne méthode, on essaye quoi. Sur Carte Noire c'est aussi le même problème. En plus j'ai choisi dans ce truc là de ne pas avoir forcément que des performeuses donc il y a des gens qui font du spectacle, mais de la danse, du cirque plutôt tradi, une travailleuse du sexe, une meuf qui écrit pour elle et fait son spectacle seule en scène mais qui n'a jamais joué avec d'autres, un groupe encore hyper divers. Je me suis dit « C'est que des meufs puissantes et politisées, là il faut que je trouve l'écrin pour chacune, pour qu'elle puisse apparaître ». Là, pour le coup on a les même questionnements, quasi, après il y a des questions d'adoption, des questions de sexualité, de handicap et tout mais en tout cas sur les questions afroféminisme, de racisme, sexisme, on a les même problématiques donc il faut qu'on trouve comment. Là d'un seul coup dès le début des répétitions ma dramaturge m'a dit « Non, cette fois-ci tu vas pas à l'extérieur, tu vas tout le temps dedans et t'es tout le temps avec elles. Tant pis tu verras moins, mais moi en tant que dramaturge je regarderai, je

te dirai. Parce que là il y a pas de raison que tu te sépares d'elles ». C'est à inventer à chaque fois.

R. - MERCI BEAUCOUP REBECCA, ON VA DEVOIR S'ARRÊTER, CE SOIR C'EST LA PRIDE, ALORS ON S'Y RETROUVE !

Merci aux artistes, à toute l'équipe de bénévoles-satellites qui nous accompagne et à toutes ceux qui participent au financement du festival.

DESSINS :

Santiago Paredes

PHOTOS DU FESTIVAL :

Picturalline

ÉDITION :

Yoan et l'atelier la Turbine

L'équipe du

REBISH CHAUD.
